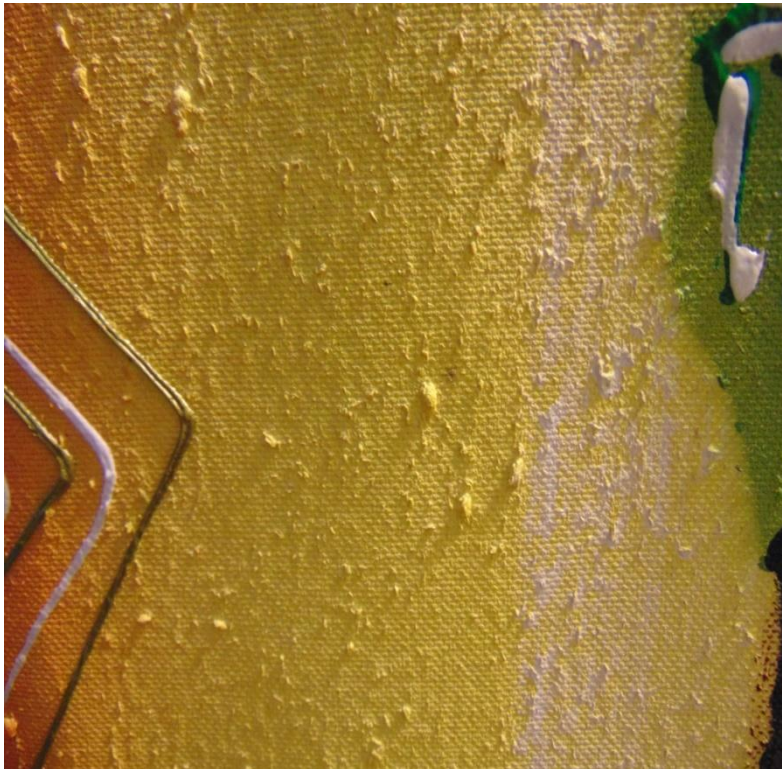


**Tiré à part**

*NodusSciendi.net Volume 13 ième Août 2015*

**La question du picaresque dans la littérature  
africaine : théories et pratiques**



*Volume 13 ième Août 2015*

**Textes Réunis par**

**Dr. Bidy Cyprien BODO**

**Maître-Assistant**



**ISSN 2308-7676**

## Comité scientifique de Revue

*BEGENAT-NEUSCHÄFER, Anne, Professeur des Universités, Université d'Aix-la-chapelle*  
*BLÉDÉ, Logbo, Professeur des Universités, U. Félix Houphouët Boigny, de Cocody-Abidjan*  
*BOA, Thiéméli L. Ramsès, Professeur des Universités, Université Félix Houphouët Boigny*  
*BOHUI, Djédjé Hilaire, Professeur des Universités, Université Félix Houphouët Boigny*  
*DJIMAN, Kasimi, Maître de Conférences, Université Félix Houphouët Boigny*  
*KONÉ, Amadou, Professeur des Universités, Georgetown University, Washington DC*  
*MADÉBÉ, Georice Berthin, Professeur des Universités, CENAREST-IRSH/UOB*  
*SISSAO, Alain Joseph, Professeur des Universités, INSS/CNRST, Ouagadougou*  
*TRAORÉ, François Bruno, Professeur des Universités, Université Félix Houphouët Boigny*  
*VION-DURY, Juliette, Professeur des Universités, Université Paris XIII*  
*VOISIN, Patrick, Professeur de chaire supérieure en hypokhâgne et khâgne A/L ULM, Pau*  
*WESTPHAL, Bertrand, Professeur des Universités, Université de Limoges*

## Organisation

*Publication / DIANDUÉ Bi Kacou Parfait,*

*Professeur des Universités, Université Félix Houphouët Boigny, de Cocody-Abidjan*

*Rédaction / KONANDRI Affoué Virgine,*

*Maître de Conférences, Université Félix Houphouët Boigny, de Cocody-Abidjan*

*Production / SYLLA Abdoulaye,*

*Maître de Conférences, Université Félix Houphouët Boigny, de Cocody-Abidjan*

## Sommaire

- 1- **Hanane ESSAYDI**, *Allah n'est pas obligé, un roman picaresque ?*
- 2- **Jean Claude PALAWO**, *Lecture sémiotique et rhétorique picaresque chez M. Beti*
- 3- **Dacharly MAPANGO**, *De Miguel de Cervantès à Boubacar Boris Diop : approche des modalités picaresques de la fiction romanesque africaine postmoderne*
- 4- **Paul DEZOMBE**, *Toundi, le héros picaresque dans Une vie de boy de Ferdinand Oyono*
- 5- **Vicente Enrique Montes NOGALES**, *La picaresca y L'étrange destin de Wangrin: semejanzas entre Wangrin y los protagonistas de la novela picaresca española*
- 6- **Sidiki TRAORE**, *À société décadente, écriture décadente: autopsie du picaresque dans Le Zéhéros n'est pas n'importe qui de Williams Sassine*
- 7- **Célestin DIABANGOUAYA**, *Ogabu-Lagos-Ogabu ou le voyage picaresque de Jagua Nana dans le roman éponyme de Cyprian Odiatu Duaka Ekwensi*
- 8- **Aimé ANGUI**, *Bohi Di, Le héros picaresque de Le Cercle des Tropiques d'Alioum Fantouré*
- 9- **Didier Brou ANOH**, *Récits et discours testimoniaux d'enfants-soldats: analyse de l'écriture picaresque dans quelques récits de guerre de la littérature africaine*
- 10- **Ezechiel AKROBOU**, *La imagen del héroe negroafricano en la narrativa de Kourouma Ahmadou, hacia una dimensión picaresca: caso de Allah n'est pas obligé y Les soleils des indépendances*
- 11- **Damien BEDE**, *Les traces du picaro dans les romans de Tierno Monénembo*
- 12- **Léontine TROH-GUYES**, *Irène Fofo, une picara africaine. Une étude des schèmes picaresques dans Femme nue, femme noire de Calixte Bélyala*
- 13- **Laté LAWSON-HELLU**, *Le picaresque chez Félix Couchoro*
- 14- **Cyrille Cédric NKO A BODIONG**, *Héros picaresque africain entre difficile insertion sociale et reconfiguration de l'identité : une lecture de Le Petit prince de Belleville de Calixthe Beyala et Partir de Tahar Ben Jelloun*
- 15- **Bi Kacou Parfait DIANDUE**, *Le migrant de Lampedusa, poésie et musique : requiem pour un picaro inconnu*
- 16- **Cheikh KASSE**, *Le personnel picaro dans Le coiffeur de Kouta : l'esthétique du détour*
- 17- **Bidy Cyprien BODO**, *Du picaresque à la picaricature : de la relativisation de la notion d'enfant dans le roman africain*

# TOUNDI, LE HEROS PICAESQUE DANS UNE VIE DE BOY DE FERDINAND OYONO

Paul DEZOMBE, UNIVERSITE DE YAOUNDE I, CAMEROUN

## INTRODUCTION

Le roman picaresque fait son apparition en Espagne au XVIème siècle. Au fil du temps, le concept de roman picaresque n'a pas fait l'unanimité, sur l'établissement de ses limites, au sein de la masse critique. C'est un genre ouvert en raison de son caractère hybride et du fait qu'il se situe à mi-chemin entre le roman d'apprentissage et le roman d'aventures. C'est dans cette logique que s'inscrit les travaux de BODO Bidy Cyprien dans sa thèse : « *Le picaresque dans le roman africain subsaharien d'expression française* »<sup>1</sup>, où il souligne le problème de lignage et l'antagonisme social du héros, la forme picaresque du roman, le langage et l'anti-héroïsme de Toundi. *Une vie de boy* est un roman dans lequel Toundi, un boy indigène des français, consigne dans un journal tout ce qu'il entend et voit autour de lui. Au cours de sa vie de boy à la résidence du commandant, Toundi se retrouve dans une suite d'évènements qui finissent par briser l'auréole qui entourait jusque-là ses maîtres, soulevant ainsi un coin du voile sur leurs imperfections humaines. En conséquence, ce roman est une constatation de la situation coloniale, une peinture satirique des relations entre colonisateurs et colonisés. Ainsi, du point de vue de la trame narrative, de la thématique et des personnages, il est possible d'établir le lien d'appartenance du roman d'Oyono au genre picaresque. Le présent article retient le protagoniste comme principal base d'analyse du point de vue picaresque. Le héros possède une inconstance liée à sa condition précaire renforcée par son espace peu développé qui le livre à une souffrance, une fragilité et à un manque de profondeur. De ce fait, comment Toundi Ondoua Joseph est-il présenté dans l'œuvre au point de le qualifier de héros picaresque ? Quels sont les traits caractéristiques majeurs de sa condition et du comportement picaresque du héros ? L'étude se focalise sur l'analyse du profil picaresque du héros et son statut socio-juridico-professionnel.

---

<sup>1</sup> Bodo Bidy Cyprien, « *Le picaresque dans le roman africain subsaharien d'expression française* », thèse de doctorat, Université de Limoges, janvier 2005.

## I. Du corpus à la grille conceptuelle adoptée

La présente analyse se fonde sur le profil picaresque du héros oyonesque. En fait, *Une vie de boy* est un réquisitoire de la colonisation. Le cadre théorique est une analyse sociocritique qui vise à restituer, selon les termes de Claude Duchet<sup>2</sup>, au texte sa teneur sociale, montrer que toute la création artistique est aussi pratique sociale et partant, production idéologique. L'œuvre littéraire est un processus esthétique qui appelle la socialité du texte. Ce faisant, la sociocritique installe le social au centre de l'activité critique. Elle se veut une tentative d'explication de la structure et du fonctionnement de la création littéraire à partir du contexte social. A la sociocritique, l'assiette de l'analyse s'élargit en adoptant une méthodologie théorisée par Kathrine Sorensen Ravn Jorgensen<sup>3</sup> dans son article intitulé « Pour une nouvelle approche du roman picaresque ». Cette démarche se déploie aux confluent des réflexions sur le genre et la thématique picaresque et concilie l'approche historique qui aborde le genre dans son contexte historique et l'approche anhistorique qui soutient que le roman picaresque n'est ni par sa forme, ni par son thème lié des conditions sociales spécifiques et propres à l'Espagne, car il est une forme ouverte dont l'étude tend à se limiter à examen de certains traits du contenu picaresque dans les diverses œuvres, plutôt que le genre picaresque dans sa totalité. Les deux approches se concilient dans l'interprétation de Scholes<sup>4</sup> du roman picaresque qui est à la fois modale donc thématique et générique. Les modes établis par Scholes reposent sur le contenu, leur définition comportant exclusivement un élément thématique traduit par une attitude existentielle (romantique, satirique, tragique, picaresque, sentimentale, comique, historique). De ce point de vue, *Une vie de boy* est étudiée ici dans son aspect thématique en ce sens que son récit répond à la définition de Gérard Siary<sup>5</sup>:

*Le récit picaresque est censé relater la tranche de vie, parfois de survie d'un narrateur à la première personne qui est un picaro, c'est-à-dire un pauvre, un rebut de la société. Ce protagoniste homodiégétique égrène, en une structure épisodique ouverte et parataxique, aventures et mésaventures, incidents et accidents, échecs et succès, toutes tribulations qui, pour subsister ou être intégré à la société, l'ont mis en contact, aux prises, en porte-à-*

---

<sup>2</sup>Claude Duchet, et alii, *Sociocritique*, Paris, Nathan, 1979.

<sup>3</sup>Kathrine Sorensen Ravn Jorgensen, « Pour une nouvelle approche du roman picaresque » [https://tidsskrift.dk/index.php/revue\\_romane/article/view/11835/22510](https://tidsskrift.dk/index.php/revue_romane/article/view/11835/22510), p.2.

<sup>4</sup>Scholes, "Les modes de la fiction", in *Poétique* 32, Seuil, Paris, 1977, cité par Kathrine Sorensen Ravn Jorgensen in « Pour une nouvelle approche du roman picaresque » [https://tidsskrift.dk/index.php/revue\\_romane/article/view/11835/22510](https://tidsskrift.dk/index.php/revue_romane/article/view/11835/22510), p.10.

<sup>5</sup> Gérard Siary, *échos picaresques dans le roman contemporain*, Pazlauhesh-e Zabanha-yeKhareji, N° 21, Special Issue, French, 2005, p.p. 49-60.

*faux avec une société concurrente, voire antagoniste, qu'il présente à son point de vue, sincère ou trompeur, avec des traits peu amènes, mais souvent drôles. A l'issue de son parcours, le héros peut parvenir à une position plus stable voire honorable, [...] se retrouver au ban de la société, en prison même, encore isolé du reste du monde. Il lui reste à écrire, à se justifier par l'écriture, à afficher sa prétention sociale par l'œuvre littéraire qu'il s'apprête à écrire au nom de l'art.*

Le héros oyonesque épouse bien les caractéristiques de cette définition. Les événements contés par Toundi retracent son enfance jusqu' à sa prise de conscience de la réalité de la vie dans le monde des blancs. Aussi faut-il reconnaître que le roman d'Oyono répond aux huit différents traits caractéristiques du roman picaresque tels que cités par Cros Edmond<sup>6</sup> il s'agit :

*de la pseudo-autobiographie d'un picaro ; le point de vue du narrateur est partiel ; le point de vue du picaro est réfléchi, philosophique, critique pour ce qui concerne les aspects religieux et moraux ; les problèmes liés à l'existence, à la faim et à l'argent sont forts prégnants ; le picaro observe les différentes classes de la société, les différentes professions, et en fait une critique ; le protagoniste se déplace horizontalement et verticalement dans la société ; les différents épisodes n'ont pas de liens entre eux, si ce n'est qu'ils sont racontés par le héros lui-même.*

Didier Souiller<sup>7</sup> parle de schéma picaresque et énonce la présence de ces points fondamentaux pour définir le roman picaresque, à savoir :

*La naissance et l'influence du milieu ; l'éducation négligée et les mauvais traitements dont est victime l'enfant ; le roman picaresque devient un roman d'apprentissage avec deux expériences clés : la première duperie, la première expérience du vol ; le récit se fractionne sous l'action de trois éléments : l'itinéraire géographique, le passage par différents maîtres, les récits librement insérés ; Deux épreuves sont rituellement*

<sup>6</sup>Cros Edmond, *Protée et Le Gueux, recherches sur les origines et la nature du récit picaresque dans Guzmán de Alfarache*, Paris, Didier, 1967. Cité par Valentine Castellarin, [http://amsdottorato.unibo.it/5010/1/Castellarin\\_Valentine\\_Tesi.pdf](http://amsdottorato.unibo.it/5010/1/Castellarin_Valentine_Tesi.pdf) , « L'univers féminin du picaresque », Thèse de Doctorat, 2012. p.25.

<sup>7</sup> Souiller Didier, *Le roman picaresque*, Paris : PUF, 1980. Cité par Valentine Castellarin, [http://amsdottorato.unibo.it/5010/1/Castellarin\\_Valentine\\_Tesi.pdf](http://amsdottorato.unibo.it/5010/1/Castellarin_Valentine_Tesi.pdf) , « L'univers féminin du picaresque », op. cita., p.25



*imposées au picaro : le séjour en prison, l'amour ; le roman picaresque n'est jamais fini : c'est un livre ouvert ; la fiction est autobiographique.*

Le héros picaresque d'Oyono est un gueux de basse extraction sociale dont les parents sont marginaux. Sa naissance, ignoble par le lignage anthropophage, est déterminante pour justifier cet anti honneur qui conditionne son comportement. Par ses origines, il ne peut que se consacrer à toutes sortes d'activités marginales pour survivre. Il est devenu boy. Il est contraint à affronter une réalité souvent très difficile qui le conduit à connaître la faim et la misère. Toundi a fait la prison avant de s'enfuir en Guinée espagnole où il meurt de suite des blessures.

La combinaison de la sociocritique de Claude Duchet avec la nouvelle approche du roman picaresque de Kathérine Sorensen Ravn Jorgensen permet d'étudier le héros oyonesque dans la perspective du personnage picaresque. L'analyse se consacre aux moments de la vie de Toundi, de ses origines jusqu'à sa mort en passant par son statut socioprofessionnel.

## **II- Toundi, le profil d'un héros picaresque**

Etudier *Une vie de boy* comme roman qui a trait au picaresque revient à identifier au travers de son personnage, de son héros les attitudes qui relèvent du picaro. Pour ce faire, le héros oyonesque épouse bien les caractéristiques de cette définition. Les événements contés par Toundi retrace son enfance jusqu' à sa prise de conscience de la réalité de la vie dans le monde de Blanc. Ainsi, ses origines, sa jeunesse, son mode de vie, ses attitudes et son comportement relève du picaresque. Cette première partie a pour but d'essayer de brosser une typologie du personnage de Toundi à différents états de sa vie : son enfance, son adolescence et sa maturité. L'accent est mis sur ses origines sociales, son éducation, son degré d'intelligence, ses qualités et défauts. Il est question de voir sa capacité d'agir et sa capacité d'être affecté par une action.

### **II.1. Toundi, un enfant aux origines cannibales**

Le récit rétrospectif et autobiographique que Toundi livre dans son journal intime est dicté par la lecture des événements de son existence du fond des galères où l'a conduit sa vie dissolue par les méfaits de ses aventures. Raconté à la première personne, le récit picaresque du héros oyonesque s'ouvre invariablement avec la présentation de ses origines, où le gueux prend soin de décliner sa généalogie : «*Je m'appelle Toundi Ondoua. Je suis le fils de Toundi et de Zama. Je suis Maka par ma mère*

et Ndjem par mon père. Ma race fut celle des mangeurs d'hommes. Depuis l'arrivée des Blancs nous avons compris que tous les autres hommes ne sont pas des animaux.»<sup>8</sup> Cette citation établit l'animalité de son appartenance ethnique car il est « Maka » par sa mère et « Ndjem » par son père. C'est dire que Toundi est cannibale tant par sa mère que par son père. La valeur modale du passé simple utilisé dans la séquence phrastique « fut mangeurs d'hommes » traduit l'évolution de cette communauté indigène qui par le passé était cannibale. Elle s'est humanisée et développée au contact des blancs. En effet, l'anthropophagie est le fait pour un homme de manger de la chair humaine. C'est la manducation de l'homme par l'homme. Elle exprime et explique la forme de persistance de l'animalité et de la sauvagerie humaine. Cette période où l'homme mange son semblable dénote de la civilisation primitive, archaïque et traduit l'état sauvage de l'homme incomplet, inachevé, non développé. Le cannibalisme dont Toundi fait mention dans son récit apparaît comme un discriminant absolu entre humanité et inhumanité dans l'imaginaire des peuples évolués. C'est un phénomène qui se situe hors de la civilisation, de la modernité et c'est un signe manifeste de la déviance et de la folie de l'homme primitif. C'est l'acte le plus bestial à inscrire au dossier de l'espèce humaine. Toundi rapporte à titre d'exemple, pour étayer le cannibalisme de ses ancêtres, que :

*M. Janapoulos est l'organisateur de tous les plaisirs des Blancs de Dangan. Il est leur doyen et on se perd en conjectures sur la date de son arrivée ici. On raconte qu'il est le seul rescapé d'un petit groupe d'aventuriers qui furent mangés dans l'est du pays quelques années avant la première Guerre mondiale. Depuis, M. Janapoulos, qui aurait bien pu finir dans quelque estomac, a poussé... Il est devenu le plus riche de tous les Blancs de Dangan.*<sup>9</sup>

L'emploi de « on se perd en conjectures » ; « On raconte » traduit l'absence de tout référent personnel et exprime la distance que Toundi entretient vis-à-vis de l'histoire racontée. Cette histoire fait référence à une époque lointaine dans le temps primitif, ancestral, à l'aube de l'humanité de la communauté indigène dont est issu le héros. C'est la période qui montre que la race de Toundi n'était pas encore développée, civilisée, cultivée. Elle était encore une race bestiale, incapable du moindre raffinement. Le personnage d'Oyono assombrit davantage l'image des siens quand il ajoute que ses compagnons de jeu et lui « étaient une bande de païens »<sup>10</sup> ; ce

---

<sup>8</sup>Ferdinand Oyono, *Une Vie de Boy*, Paris, Julliard, 1956, p.16.

<sup>9</sup>Ibidem, p.43.

<sup>10</sup>Ibidem, p.70.



qui fait de lui et partant sa communauté un peuple incrédule et égaré sur le plan spirituel. Le fait pour lui de signaler le paganisme de sa race est un signe que ce peuple ne connaît pas l'évangélisation. La tribu de Toundi est encore primitive, elle n'est pas cultivée, elle évolue à l'état naturel non évolué, non développé. Pour Toundi le contact avec les blancs a permis la conversion de sa race à l'humanité.

En insistant sur les pratiques douteuses de ses parents, de ses ancêtres, il est mis en relief, la dualité blanc/noir pour exprimer ainsi le complexe d'infériorité que le héros développe. Cette dualité s'effectue à travers la zoomorphisation et la réification<sup>11</sup>. Ainsi, les rapports difficiles et pervers entre colonisés infantilisés et maîtres colonisateurs sont véhiculés tout au long de l'œuvre par des motifs animaux, en gros dépréciatifs. Il y a d'abord le chien avide de l'hôte, dans le prologue, qui annonce le statut de « roi des chiens » ambitionné par Toundi auprès du Commandant. Suit l'auto-portrait lucide du protagoniste comme perroquet sauvage pris au piège colonial. De fait, le héros qui s'assimile d'ailleurs à un ver dans la précision, « le père Gilbert m'a connu nu comme un ver, il m'a appris à lire et à écrire »<sup>12</sup>, constate vite que son travail sans paie à la mission catholique lui fait développer une peau « aussi dure que celle d'un crocodile »<sup>13</sup>. Pour sa part, le père Gilbert ne se contente pas de lancer des cubes sucrés aux petits paysans « comme on jette du grain aux poules »<sup>14</sup> mais en plus, considère Toundi « comme un petit animal familier »<sup>15</sup>. De même, le chef coutumier gagné à la cause coloniale qualifie Toundi de « fils de chien »<sup>16</sup>. Il importe donc de souligner que le système colonial, par sa violence abêtissante et réificatrice, avilit simultanément colonisés et colonisateurs. Dans cette perspective, le ravalement des bourreaux et des victimes au niveau de bêtes et de choses, traduit subtilement la déshumanisation pathologique à laquelle la violence les a réduits.

## II.2.Toundi : un héros marqué par la pauvreté, la gourmandise, la violence et le vagabondage

La famille représente le noyau, le pilier du groupe social. C'est le premier cadre d'appartenance de l'enfant qui lui sert d'interface avec la société. C'est au sein de cette cellule sociale que l'enfant fait ses premiers pas vers la société et sans elle, il l'intègre sans repère de base et avec difficulté. La famille a donc pour rôle et pour fonction d'éduquer, d'initier, d'indiquer le chemin à suivre, d'encadrer et de soutenir

---

6 Augustine H. Asaah, "Rapports pères-enfants dans «Une Vie de Boy» de Ferdinand Oyono", University of Ghana, <http://gerflint.fr/Base/Afrique australe1/rapports.pdf>

<sup>12</sup>Ibidem, p.24.

<sup>13</sup>Ibidem, p.23.

<sup>14</sup>Ibidem, p.16.

<sup>15</sup>Ibidem, p.24.

<sup>16</sup>Ibidem, p.56.

en toute circonstance ses membres. La famille joue un rôle important dans la formation de l'enfant et dans le processus de son intégration dans la société. Par ailleurs, elle est le point de repère, de référence de l'enfant et doit le protéger de certains travers sociaux. Elle est une institution sociale qui régente les règles ; qui véhiculent la cohésion du groupe. C'est le premier lieu d'intégration de l'enfant, le premier lieu social, la première manifestation de la société et le noyau de la construction de l'enfant. Raison pour laquelle Paul Zima<sup>17</sup> la définit comme :

*Un ensemble de subsystemes dont chacun reproduit la structure de la totalité englobante. Ainsi, la famille considérée comme subsysteme peut être envisagée comme un « modèle réduit » de la société nationale dans la mesure où elle fonctionne grâce à des compétences et des sphères d'action clairement délimitée : au sein de la famille, on peut distinguer (comme dans la société) une sphère politique (l'autorité des parents), une sphère économique (budget), culturelle (les loisirs) ou social. D'autres subsystemes sont : l'éducation, les syndicats, les organisations du patronat, l'armée, les églises etc.*

La cohésion du groupe familial est assurée par le père et la mère. Cependant, les structures familiales décrites par Oyono connaissent des distorsions par rapport aux représentations habituelles de la famille traditionnelle célébrée pour sa socialité. Toundi, protagoniste à généalogie dégradée, est un enfant élevé par des parents paysans. Son éducation se retrouve complètement négligée car ses derniers n'arrivent pas à assurer les besoins vitaux. La précarité de sa condition de vie fait de chômage, de faim, de pauvreté, révèle ainsi un quotidien traumatisant. Les indices relatifs à l'habitation témoignent de cette pauvreté ambiante. La forme et l'allure des maisons permettent de déterminer que les parents sont démunis. Les maisons sont en terre battue et avec la toiture en raphia et d'autres sont de petites paillottes qui reflètent la précarité de la vie. La description de Toundi à cet effet est édifiant : « je revins doucement derrière notre case et regardai à travers les lézardes du mur de terre battue. »<sup>18</sup> Il s'agit d'une habitation misérable à l'allure vétuste et délabrée. Il en est de même pour l'état des personnes qui vivent dans ces milieux à l'instar de l'oncle de Toundi qu'il prend soin d'observer avec une précision médicale et enfantine : « j'avais un oncle que je n'aimais pas à cause de ses croûtes de gale. Sa femme sentait, comme lui, le poisson avarié. Il me répugnait d'entrer dans leur masure. »<sup>19</sup>. Ce milieu est fait d'insuffisances matérielles. En réalité, la présentation que Toundi fait de son oncle et

---

<sup>17</sup> Paul Zima, *Manuel de sociocritique*, Paris, L'Harmattan, coll. Logiques sociales, 2000, p. 16.

<sup>18</sup> Ferdinand Oyono, *Une Vie de boy*, op.cit., p.20.

<sup>19</sup> Ibidem, p.19-20.

de sa femme montre des individus qui croupissent sous le poids de la pauvreté. « Ses croûtes de gale », « sa femme sentait comme lui, le poisson avarié » ces expressions soulignent la dégradation physique et l'état malade de l'oncle, renforcé par l'odeur de poisson avarié qui sont des signes indicatifs d'un milieu sale, insalubre et malpropre. C'est aussi le manque d'hygiène corporelle qui se traduit par la gale.

Le traitement de l'univers est très pessimiste, milieu au décor haché, déchiré, précarisé en somme inhospitalier. Ces conditions ouvrent la voie à des attitudes anti-chevaleresques : mendicité, malhonnêteté, lâcheté, passivité. Désespéré, soumis aux pressions de ses besoins élémentaires, Toundi devient un sujet aliéné par des valeurs sociales et morales sclérosées. Son ascendance de fils de paysan pauvre et autoritaire détermine son destin et conditionne sa vision de la vie et son tempérament. Très vite, il devient gourmand et vagabond. Il souffre de la faim et doit se procurer de la nourriture pour survivre ; il est prêt à toutes sortes d'activité telle la gourmandise et la mendicité. Ce comportement censurable pousse les parents à brimer et à sévir « *Ta gourmandise nous perdra. On dirait que tu ne manges pas assez ici ! Tu éprouves encore le besoin, à la veille de ton initiation, de traverser un ruisseau pour aller quémander des morceaux de sucre à cet homme-femme blanc que tu ne connais même pas* »<sup>20</sup>. Les reproches et les remontrances que lui font ses parents montrent que Toundi est devenu un sujet boulimique. Cette gourmandise est à la limite pathologique car Toundi est toujours appâté par les faits et gestes du père Gilbert « *parce qu'il donnait de bon petits cubes sucrés aux petits noirs* »<sup>21</sup>. Complètement obsédé et vidé de toute personnalité, Toundi est prêt à tout pour avoir ces délicieux mets blancs : « *c'était une véritable bataille pour s'approprier l'un de ces délicieux morceaux blancs que nous gagnons au prix de genoux écorchés, d'yeux tuméfiés, de plaies douloureuses* »<sup>22</sup>. La gourmandise prend aussi d'autres proportions où même les parents doivent intervenir pour régler le litige de leurs progénitures :

*Les scènes de distributions dégénéraient parfois en bagarres où s'apposaient nos parents. C'est ainsi que ma mère vint un jour à se battre contre la mère de Tinati, mon compagnon de jeu, parce qu'il m'avait tordu le doigt pour me faire lâcher les deux morceaux de sucre que j'avais pu avoir au prix d'une hémorragie nasale. Cette bataille avait failli tourner en massacre car les voisins luttaient contre mon père pour l'empêcher d'aller fendre*

---

<sup>20</sup>Ibidem, p.20.

<sup>21</sup>Ibidem, p.16.

<sup>22</sup>Idem, p.17.

*la tête au père de Tinati qui, lui-même parlait de transpercer l'abdomen de Papa d'un seul coup de sagaie<sup>23</sup>.*

Cette scène de querelle qui prend des allures de la vendetta est la conséquence de la gourmandise de Toundi C'est cette même gourmandise qui va pousser son père à appliquer une pédagogie de la violence. C'est avec beaucoup d'émotion que Toundi se remémore sa situation, y compris celle de sa mère :

*Je le connaissais, lui, mon père ! Il avait la magie du fouet. Quand il s'en prenait à ma mère ou à moi, nous en avions au moins pour une semaine à nous remettre. J'étais à une bonne distance de sa chicotte. Il la fit siffler dans l'air et s'avança sur moi. Je marchais à reculons. [...] Il se précipita sur moi et fit siffler le rotin sur mes épaules nues. Je me tortillais comme un ver au soleil.<sup>24</sup>*

La charge émotionnelle marquée par le point d'exclamation traduit la cruauté, l'atrocité, l'exaspération, la torture et la douleur ressenties par le héros lorsqu'il se remémore ces instants horribles et difficiles. Cette souffrance est gravée dans son esprit au point qu'il intègre la douleur dans la temporalité : « au moins pour une semaine » ; cette durée permet au lecteur de mieux imaginer la brutalité qui caractérisait ces « corrections ». Toundi apparaît comme un enfant désobéissant, malaimé, mal éduqué et victime de son comportement atypique, humiliant et dévalorisant.

Le regard pessimiste, sombre et peu reluisant sur son milieu malfaisant, sous développé et précarisé est compromettant, désolant et difficile. Ce regard laisse voir l'hostilité et l'agressivité. La réalité sociale conduit Toundi à se projeter non plus dans le cadre de sa famille, mais dans un ailleurs paré des couleurs inverses de celles de son quotidien. Toundi vit de rêves car il ne s'inscrit plus dans la réalité sociale de sa famille en raison de la sphère économique défailante. La précarité et la violence de son père incitent Toundi à idéaliser le cadre des blancs. Le milieu familial est devenu un lieu inhospitalier, agressif et dégoûtant. Il y règne misère et violence. Son but est de changer de condition, de s'élever dans l'échelle sociale, de vivre comme le blanc. Pour tenter d'échapper à la faim, ou à tout le moins, à la pauvreté, Toundi quitte la maison familiale pour se réfugier chez le prêtre blanc, le père Gilbert.

Produit de la pauvreté et de la misère, il vit de menus expédients et se consacre à toutes sortes d'activités marginales. Il entre au service de père Gilbert qui

---

<sup>23</sup>Idem, p.17.

<sup>24</sup>Idem, p.17.

essaie de l'éduquer. Il croit se déférer de la pauvreté grâce aux bonnes intentions du père Gilbert, prêtre blanc « aux cheveux semblables à la barbe de maïs, habillé d'une robe de femme »<sup>25</sup> qui lui apprend à lire et à écrire au point qu'il puisse tenir un journal intime. Il souligne sa pauvreté vestimentaire : « de temps en temps, le prêtre me fait cadeau d'une vieille chemise ou d'un vieux pantalon. Le père Gilbert m'a connu nu comme un ver. [...] bien que je sache maintenant ce que c'est que d'être mal habillé... »<sup>26</sup>. Cette situation pousse Toundi à haïr son père. Il a même nourri des intentions meurtrières : « Pour la première fois de ma vie, confesse-t-il, je pensai à tuer mon père. »<sup>27</sup> A défaut, il l'a profondément humilié devant un inconnu, le père Gilbert :

*Mon père vint l'après-midi. Il se borna à me dire que j'étais et resterais son fils, c'est-à-dire sa goutte de liquide... qu'il ne m'en voulait pas et que si je rentrais au bercail, tout serait oublié. Je savais ce que signifiait ce beau discours devant le Blanc. Je lui tirai la langue. Son œil devint mauvais [...]. Mais, avec le père Gilbert, je ne craignais rien. Son regard semblait fasciner mon père qui baissa la tête et s'éloigna tout penaud.*<sup>28</sup>

Dans ce discours, la figure paternelle protectrice, vénérée et admirée est remplacée par une image violente, craintive qui incite à la fuite, à la révolte. Toundi se désolidarise du groupe familial, devient véritable vagabond et apparaît aux yeux de ses parents comme un raté social. Ces effets de ruptures traduisent une crise profonde entre les membres de cette famille. Toundi est en total déséquilibre avec sa famille d'origine aux repères incertains. Le père n'occupe plus la place primordiale dans l'imaginaire de Toundi. De ce fait, l'analyse de Gilbert Durand<sup>29</sup> sur la représentation ontologique des parents dans l'imaginaire de l'enfant paraît intéressante :

*C'est comme une sorte d'outil fonctionnel que le père et la mère apparaissent dans l'univers enfantin, non seulement comme outils ayant une tonalité affective propre selon leur fonction psycho-physiologique, mais outils environnés eux-mêmes d'un cortège d'ustensiles secondaires : dans toutes les cultures,*

<sup>25</sup> Ferdinand Oyono, *Une Vie de boy*, op.cit., p.16.

<sup>26</sup> Ibidem, p.24.

<sup>27</sup> Ibidem, p.21.

<sup>28</sup> Ibidem, p.21-22.

<sup>29</sup> Durand Gilbert, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire : introduction à l'archétypologie générale*, Paris, Dunod, 1992, p.45.

*l'enfant passe naturellement du sein maternel aux différents  
récipients qui, lors du sevrage, servent de substituts du sein.*

Il apparaît dans cette présentation la faillite de l'image paternelle, sa mise à l'écart, sa dévalorisation. Toundi incarne une mentalité hostile à la morale et le rejet des valeurs sociales. Sa séparation de sa famille dénote son immaturité caractérisée par la naïveté, l'insouciance, l'inexpérience. L'enfant croit en tout ; il a confiance dans le présent qu'il vit, est peu soucieux de l'avenir qu'il ignore encore et n'a aucun regard vers le passé qu'il n'a pas connu.

### **III-Le statut social de Toundi**

*Une vie de boy* présente plusieurs traits permettant de l'étudier comme roman picaresque. La ligne satirico-didactique du roman révèle la grande décadence morale des personnages fait d'adultère, d'injustice et de violence. Le héros va de maître en maître, est trompé de tout temps et alterne l'amélioration de sa condition sociale à une aggravation de sa situation. Il est en proie à une constante lutte entre la tentation de s'affranchir et le remords. L'auteur ne condamne pas son héros à l'ironique félicité d'une charge subalterne et vile, mais fait de lui son œil critique et montre qu'il subit beaucoup plus le déterminisme de son hérédité : il est né dans une famille marquée par l'anthropophagie et est l'incarnation de l'antihonneur. Il essaie de changer de vie et de milieu social ; il lutte pour échapper à la condition à laquelle le condamnent sa naissance et son hérédité. Mais sa tentative est vouée à l'échec ou à une dérisoire réussite. La forme autobiographique, la jeunesse du protagoniste, le vagabondage et le service de plusieurs maîtres, la satisfaction des besoins primaires concourent à établir le lien avec le roman picaresque.

#### **III.1. Toundi : un boy maltraité, battu et humilié**

Toundi, hanté et appâté par l'idée de vivre comme les colons, devient boy chez le père Gilbert de la mission catholique et chez le Commandant des blancs. Plus que ses origines infâmes, c'est le libre-arbitre qui fait de Toundi l'acteur de sa propre déchéance. Son récit égrène et revient sur les événements les plus significatifs de sa vie et apparaît comme une parabole du cheminement de l'homme, soumis à la liberté de choisir la voie du bien ou du mal.

Le boy est généralement un jeune domestique indigène qui s'occupe des tâches primaires. Dans l'imaginaire traditionnel africain, la fonction de boy est une profession de vauriens, d'esclave, de gens débauchés, adonnés à toutes sortes de vices. Le boy inspire de la répulsion et du mépris. Il est le produit de la misère et de la



pauvreté qui affectent la société. Il est le reflet des pauvres et des mendiants confrontés aux difficultés de la vie quotidienne bref c'est la figure des êtres « sans honneur », dont le destin tout tracé est peu susceptible d'amélioration. Dans le cadre de son travail, le boy est traité avec peu d'attention et de considération. Il est voué à toutes formes de maltraitance et de déshonneur. Essentiellement soumis et assujetti à son maître, il subit avec impuissance toutes les exactions de son patron et ne doit qu'obéir et effectuer les travaux qui lui sont assignés : « *je ne suis pas la tornade, je suis la chose qui obéit* »<sup>30</sup>note Toundi. En tant que boy, il a connu deux maîtres : le père Gilbert de la mission catholique et le commandant du cercle des blancs de Dagan.

Pendant son séjour à la mission catholique, Toundi récupéré par le père Gilbert subit une longue éducation pour être malléable et corvéable à convenance. La comparaison qu'il établit entre lui et un petit animal domestique qui bénéficie de l'amour de son maître est éloquente : « *c'est un homme gai qui, lorsque j'étais petit, me considérait comme un petit animal familier. Il aimait tirer mes oreilles et, pendant ma longue éducation, il s'est beaucoup amusé de mes émerveillements* »<sup>31</sup>. Le jeune boy est élevé et éduquer comme tout animal domestique à qui le maître apprend les aptitudes et le dresse avec un objectif précis. Aussi, Toundi décrit-il son travail de boy : « *je suis son boy, un boy qui sait lire et écrire, servir la messe, dresser le couvert, balayer sa chambre ; faire son lit... je ne gagne pas d'argent* »<sup>32</sup>. Après la mort de son bienfaiteur, Toundi est convoqué par le commandant de cercle de Dangan pour subir son « examen d'entrée » comme boy et les rapports hiérarchiques sont définis et signifiés, avant même tout échange de mots :

*Après m'avoir longuement observé, mon nouveau maître me demande à brûle-point si j'étais voleur. [...] J'allais sortir le petit livre de prières de la poche arrière de mon short quand le commandant arrêta mon geste d'un signe. Il me regarda un moment à travers les volutes de fumée qu'il me soufflait au visage. Il s'assit. Je baissai la tête. Je sentais son regard sur mon front*<sup>33</sup>.

L'examen par le regard, « après m'avoir longuement observé » ; « il me regarda un moment », renforcé par un diagnostic détaillé et amplifié permet au commandant de

---

<sup>30</sup>Ferdinand Oyono, *Une Vie de boy*, op.cit., p.35.

<sup>31</sup>Ibidem, p.24.

<sup>32</sup>Ferdinand Oyono, *Une Vie de boy*, op.cit., p.24.

<sup>33</sup>Ibidem, p.33.

vérifier l'état de la moralité en même temps que l'hygiène corporelle de son potentiel nouvelle recrue. Et le commandant conclut avant de l'engager définitivement comme boy : « tu es un garçon propre dit-il en me détaillant avec attention. Tu es n'as pas de chiques, ton short est propre, tu n'as pas de gale... »<sup>34</sup>. Ceci étant dans un mépris sublime pour se rassurer de l'état de santé physique avant la mise en service de son boy. Les heures du travail sont fixées de 06heures à minuit : « sois ici tous les matins à six heures »<sup>35</sup>lui dit son maître. Et le boy de se conformer scrupuleusement aux prescriptions de son maître : « j'ai ôté mon tablier à minuit. J'ai souhaité une bonne nuit au commandant »<sup>36</sup>. En effet, l'examen que le boy subit définit sa place auprès de son patron. Toundi ressent le regard de son chef comme une dépossession, une dénégation qui lui accorde le statut d'un être inférieur. Ainsi, dès son entrée en fonction, les relations se définissent en termes de bourreau et de victime. Outre le malin plaisir que le commandant prend à écraser constamment les doigts de Toundi, celui-ci lui assène des coups. La scène de la casquette est une parfaite illustration d'un traitement ignoble et dégradant :

*J'allais me diriger vers le réfrigérateur quand, du doigt, il me montra ma casquette à proximité de son pied. J'étais mort de peur. - Tu la ramasses, ta casquette ? - Tout à l'heure, Monsieur. - Qu'est-ce que tu attends ? - Je vous sers d'abord votre bière, mon Commandant.- Mais... prends ton temps me dit-il d'un air doucereux. Je fis un pas vers lui et je revins près du réfrigérateur. Je sentais le commandant près de moi, son odeur devenait de plus en plus forte. - Ramasse donc ta casquette! Je m'exécutai mollement. Le commandant m'empoigna par les cheveux, me fit tourner [...]. Le commandant me décocha un coup de pied dans les tibias qui m'envoya rouler sous la table. [Il] a un coup de pied plus brûlant que celui du regretté père Gilbert. Il paraissait très content de sa performance. Il se trémoussait. Il me demanda ensuite d'une voix neutre si j'étais prêt à lui servir sa bière. Je riais jaune<sup>37</sup>.*

Ce traitement méprisant et à la limite inhumain s'explique par le fait que le commandant considère son boy non seulement comme un idiot mais également comme un animal qu'il dresse à coup de fouet. Le quotidien du boy est traumatisant. Il rapporte une séquence de son traitement pendant le petit déjeuner : « Il haussa les

---

<sup>34</sup>Ibidem, p.35.

<sup>35</sup>Ibidem, p.35.

<sup>36</sup>Ibidem, p.37.

<sup>37</sup>Ferdinand Oyono, *Une Vie de boy*, op. cit., p.37.

épaules. Puis méprisant, il me traita de « pauvre bougre ». Il avala son café et engueula le cuisinier. Le café était moins sucré que d'habitude. Après nous avoir servi notre « Bande de fainéants » quotidien, le commandant sortit en claquant la porte. »<sup>38</sup> Le même traitement est amplifié et élargi à tout le personnel domestique. Les mêmes qualificatifs ponctuent les vociférations de l'épouse du commandant contre le washman au sujet du linge mal blanchi : « Espèce de fainéant ! De paresseux ! criait Madame. Où te crois-tu ? Où vous croyez vous tous ici ? Monsieur dort ! [...] Que peut-on attendre de vous autres ? Monsieur le régisseur a bien raison de dire qu'il vous faut la chicotte, vous l'aurez, vous l'aurez ! On verra bien qui sera le plus malin ! »<sup>39</sup> Ce manque de considération a conduit Toundi en prison sans aucune forme de procès.

### III.2. Toundi, prisonnier stoïque et absurde

Ferdinand Oyono retrace l'itinéraire de victimisation de son héros. Son schéma tragique est le fait de la méchanceté de son maître le commandant et surtout celle de sa femme. Elle avilit Toundi parce qu'il est témoin de son comportement adultérin en l'absence du maître parti en mission. Le récit carcéral de Toundi correspond à une véritable tragédie. Il décrit son arrestation : « On m'a arrêté ce matin. J'écris ces lignes, les fesses meurtries, dans la case du chef des gardes qui doit me présenter à M. Moureau dès qu'il sera revenu de tournée »<sup>40</sup> Il continue : « Gosier- d'Oiseau me tenait par la ceinture. De temps en temps, il m'écrasait le gros orteil avec ses brodequins tout en me regardant profondément. »<sup>41</sup> À l'arrivée au commissariat « je saignais déjà aux genoux. Un garde vint en courant et s'immobilisa au garde-à-vous. Gosier-d'Oiseau me poussa vers lui. Pour manifester son zèle, le garde me frappa violemment la nuque du tranchant de la main. Je ne vis qu'une énorme étincelle jaune. »<sup>42</sup> Maltraité, battu et humilié, il est faussement accusé de mensonge et de complicité de vol avec Sophie, la maîtresse de l'ingénieur agricole comme on le voit lors de la séance d'interrogatoire :

Quand je revins à moi, j'étais étendu à même le sol. Gosier-d'Oiseau à califourchon sur mon dos me faisait faire des mouvements respiratoires. – ça y est, dit l'amant de Sophie en me retournant, il revient à lui... on me releva. Gosier-d'Oiseau me demanda où était Sophie. – peut-être en Guinée espagnole, répondis-je – comment le sais-tu ? Rugit son amant. –elle me l'avait dit...-Quand ? Hein, quand ?- il y a huit mois... Tu savais qu'elle allait faire le coup hier soir ? dit Gosier-d'Oiseau.- Non,

<sup>38</sup>Ibidem, p. 89.

<sup>39</sup>Ibidem, p. 111.

<sup>40</sup>Ibidem, p. 158.

<sup>41</sup>Ibidem, p.161.

<sup>42</sup>Ibidem, p.161.

*Monsieur, répondis-je -Et comment sais-tu qu'elle allait partir en Guinée espagnole ? – Elle me l'avait dit... il y a huit mois, répétai-je. –Et pourtant tu étais son amant<sup>43</sup>.*

La parodie de l'interrogatoire est un prétexte pour incarcérer à tout prix le boy. Les bourreaux ne se préoccupent pas de rechercher les preuves de sa complicité, mais se contentent de sa collaboration avec Sophie pour l'inculper. Cette procédure farcesque est la manifestation de la haine envers Toundi. Les propos sarcastiques du protagoniste-narrateur sur ses rapports romantiques avec Sophie, l'amante rancunière de Magnol note une indifférence face à aux atrocités qu'il subit :

*Une terrible envie de rire me prit. Les Blancs en parurent sidérés. L'amant de Sophie me relâcha. Gosier d'Oiseau haussa les épaules. Ce n'est pas mon genre de femme...dis-je en m'adressant à Gosier d'Oiseau. Ce n'est pas mon genre...Je l'ai toujours écoutée sans la voir... Les mains de Magnol tremblèrent. Je pensai qu'il allait se jeter sur moi. Mille tics se multiplièrent sur son visage. Plusieurs onomatopées lui échappèrent<sup>44</sup>.*

L'arrestation de Toundi souligne le caractère arbitraire de la procédure. Son drame, c'est d'avoir voulu être authentiquement humain dans une société où les valeurs ont été chamboulées par l'immixtion coloniale ; ce qui le singularise du reste des autres personnages. De ce point de vue, il est devenu un véritable « picaro » comme le souligne Bonilla : « un mélange de stoïcisme et de cynisme, il tient du premier, le don de l'insensibilité face au malheur et la tendance à tirer un profit normal de ses contretemps, du second, de mépriser toute loi, agissant comme espèce d'anarchiste » ce qui intéresse ici c'est le caractère stoïque que le personnage adopte. Son éveil stoïciste lui permet d'accepter la douleur, la faim, et de faire face aux difficultés de la vie. Toundi a le courage de défier les traumatismes infligés par ses tortionnaires ; son stoïcisme l'incite à faire preuve de grandeur dans sa bataille qui lui permet de s'opposer, de se révolter, de se défendre contre la hantise et l'obsession du colon à le voir mourir. Cette obsession des forces de sécurité transformées en forces de torture les amène à perquisitionner le domicile des indigènes. Après la fouille systématique du domicile de l'accusé qui n'aboutit à rien, Toundi obtient comme récompense vingt coups aux fesses :

*Donne-lui vingt coups de chicotte [...] Je me tendis à plat ventre devant le garde. Gosier-d'Oiseau lui tendit le nerf d'hippopotame*

<sup>43</sup>Ferdinand Oyono, *Une Vie de boy*, op.cit. , p.162.

<sup>44</sup>Ibidem, p.163.

qu'il ne quitte jamais. Le garde le fit siffler vingt-cinq fois sur mes fesses. Au début je ne voulais pas crier. Il ne fallait pas que je crie. Je serrais les dents tout en m'efforçant de penser à autre chose. L'image de Kalisa se présenta devant mes yeux. Celle de Madame lui succéda, puis celle de mon père... Tous les événements de la journée défilèrent devant mes yeux<sup>45</sup>

Pris par le dégoût de tout, par l'ennui de tout, désireux de mettre fin à cette pénible et anxieuse accusation, Toundi reste calme et impassible à son traitement. Témoin de cette insensibilité, le garde essoufflé demande à Toundi de crier : « - Crie bon Dieu ! Mais crie donc ! gueulait-il dans notre langue, ils ne me diront jamais d'arrêter tant que tu ne crieras pas... [...] -Crie ! Crie donc ! Pleurait-il en s'acharnant sur moi, as-tu de la merde dans les oreilles ? [...] – Demain, rien à manger... compris ? – Oui chef, dit le garde. »<sup>46</sup> Toundi montre des qualités physiques incroyables : force, endurance et la vertu de son acte fait de courage dénote de la noblesse de son attitude qui réside dans le calme face à la souffrance, à l'acceptation de la situation. Il est à l'image du « loup » de Vigny: « si tu peux, fais que ton âme arrive, [...] / Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté [...] / Gémir, pleurer, prier est également lâche. / Fais énergiquement ta longue et lourde tâche/ Dans la voie où le sort a voulu t'appeler. / Puis, comme moi, souffre et meurs sans parler »<sup>47</sup> On a l'impression que Toundi dans cette scène de bastonnade est écrasé pas son destin. Il accepte le sort qui le condamne dans une « stoïque fierté » sans crier.

Ce stoïcisme est entaché d'absurdité car après avoir souffert de la chicotte comme victime coupable et privé de manger toute la journée, au lieu de réfléchir à son sort, Toundi éprouve une fierté absurde : « J'ai éprouvé un certain plaisir à penser que ni le commandant, ni M. Moreau, ni l'amant de Sophie ni aucun Blanc de Dangan n'eussent tenu le coup à notre place »<sup>48</sup>. Cette fierté d'éprouver un certain plaisir d'avoir reçu le coup est un non-sens, une dissonance, une absurdité. Cette logique est dénouée de tout sens. Cette indifférence, annexée à une apathie sereine, amplifiée par un état de quiétude, est une preuve que Toundi veut s'affranchir de ses tortionnaires afin d'accéder à un état idéal de détachement qui lui inspire cette humiliation. Ce silence prostré dont il fait montre, pendant les fessées appliquées du garde, porte vers une forme de plénitude où la résistance devient le reflet de la révolte. À cet égard, le fait de vouloir maintenir cet état constitue pour lui une forme d'ascèse, puisqu'il exige de lui le devoir de se livrer à un effort constant et soutenu en

<sup>45</sup> Ferdinand Oyono, *Une Vie de boy*, op. cit., p.171.

<sup>46</sup> Ibidem, p.173.

<sup>47</sup> Alfred de Vigny, "la mort du loup", *Les destinées*, Classiques Larousse, Paris, 1972, pp.103-107.

<sup>48</sup> Ferdinand Oyono, *Une Vie de boy*, op. cit., p.174.

l'autorisant à reconsidérer et à rejeter les interdits dictés par la morale, la logique, l'esthétique, la science, les arts, les religions. L'indifférence repose donc sur une certaine forme d'équilibre entre volonté et passion et entre connaissance et ignorance qui confère à l'homme la maîtrise de lui-même et lui donne la lucidité nécessaire pour se situer au-delà de la sympathie ou de l'antipathie. L'indifférence bienveillante du prisonnier Toundi n'est pas une sensation enracinée dans l'ignorance destructrice ou fugitive, mais dans une résonance ontologique provenant de son expérience personnelle de la vacuité et de ces instants d'harmonie avec le monde des Blancs.

Toundi a le sens du devoir, un devoir difficile à faire. En dépit de ses tribulations accablantes, il montre avec courage et abnégation la majesté des souffrances humaines. Il est un homme vaincu, déshonoré qui se vautre dans la servilité de la mort. Ce Sisyphe oyonisque frappé, battu, meurtri, sans jeter un seul cri, devient une sorte de symbole de la condition des noirs. C'est au cœur de ce destin accablant, mais assumé que le héros peut s'enivrer de la vie et accéder à un état de sérénité. Son courage et sa bravoure face à la vie et à son contenu d'adversités est une protestation, un défi, une obstination, un refus, une confrontation, une révolte contre les injustices des colons. Toundi en méprisant la torture, parvient à la dépasser et à profiter pleinement de la vie. « *La corvée d'eau* » qui lui est infligée en guise de châtiment, en prison, est, curieusement, à l'image du même « supplice de Sisyphe » :

*La fontaine est à plus d'un kilomètre [...]. Ma touque était trouée. Je l'ai calfatée comme j'ai pu avec de l'argile. L'eau coulait quand même sur mes épaules. Le plus pénible était de gravir la colline, une touque d'eau sur la tête, avec un garde qui nous faisait avancer à coup de fouet. Nous descendions en courant à la fontaine et ainsi de suite<sup>49</sup>*

Cette absurdité est routine, conformisme et répétitivité (« *Corvée d'eau. Eau et sueur. Chicotte. Sang. Colline abrupte. Montée mortelle. Lassitude. J'en ai pleuré.* »<sup>50</sup>) Car l'absurde selon Camus soulage le non sens de la vie et vivre se ramène à faire les gestes que l'habitude commande. Toundi doit préparer la douche de madame, aller ouvrir la portière de la voiture de sa patronne, enlever ses bottes, servir du whisky etc. Tout recommence de plus belle chaque fois comme dans cette *corvée d'eau*. L'absurde met l'accent particulier sur le souci qui soulève la question fondamentale du sens de la vie. Ainsi, mourir suppose que l'homme a reconnu le caractère dérisoire de cette habitude, l'absence de toute raison profonde de vivre, le caractère de la

<sup>49</sup>Ferdinand Oyono, *Une Vie de boy*, op. cit., p.173.

<sup>50</sup>Ibidem, p.177.



souffrance. Ses montées et descentes à répétition, le condamnaient à une sorte de 'supplice de Sisyphe, c'est-à-dire, qu'il vivait dans une situation absurde dont on ne voit absolument, ni la fin, ni l'aboutissement. Ce châtement est bel et bien exemplaire, en ce qu'il est censé rappeler à Toundi cette très pénible leçon : à savoir que, quelques extraordinaires que soient ses efforts d'assimilation, ils mènent à une impasse. Toundi est à l'image de ce que souligne la pensée de Beethoven dont la substance se résume ainsi : bienheureux celui qui, ayant triomphé de toutes ses passions, met toute son énergie dans l'accomplissement des tâches qu'impose la vie sans s'inquiéter du résultat.

## CONCLUSION

Il était question dans la présente contribution d'étudier le héros oyonesque comme un personnage picaresque. Cet objectif a conduit à examiner le profil ontologique et social du personnage. Il en résulte une analyse d'éléments constitutifs de sa personnalité que sont le profil filial, le comportement au sein de la famille et ses souffrances multiples. Ces traits aspectuels qui relèvent des principes fondamentaux du texte picaresque ont permis de souligner quelques sous thèmes tels que la pauvreté, la gourmandise, la violence, la profession de boy et la prison. Ceux-ci ont renforcé l'allure picaresque de l'œuvre et de son héros. L'étude du personnage de Toundi a ensuite montré qu'il est un individu au statut imprécis, balloté par les événements de toute sorte, impassible et indifférent, stoïque et absurde ; il connaît la souffrance, la misère, la faim et la prison. L'analyse de sa condition de vie et des traits caractéristiques de sa personnalité le présente comme un véritable picaro de la tradition espagnole. Ce picarisme pour l'auteur est une arme de combat, de lutte sociale et politique qui sert à éveiller et instruire la conscience des noirs.

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BODO Bidy Cyprien, « *Le picaresque dans le roman africain subsaharien d'expression française* », thèse de doctorat, Université de Limoges, soutenue Le 07 janvier 2005.

DUCHET Claude, et alii, *Sociocritique*, Paris, Nathan, 1979.

DURAND Gilbert, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire : introduction à l'archétypologie générale*, Paris, Dunod, 1992.

MOLHO, Maurice « *Le roman picaresque* », in *Encyclopaedia Universalis*, Paris, Ed. E. U., 1990, Vol. 18.

OYONO Ferdinand, *Une vie de Boy*, Julliard, Paris, 1956.

QUINTILLANO, Saldana « *El picaro en la literatura y en la vida españoles* », in *Nuestrotiempo*, Madrid, 1926, Vol. XXV.

SIARY Gérard, *échos picaresques dans le roman contemporain*, Pazlauhesh-e Zabanha-ye Khareji, N° 21, Spécial Issue, French, 2005.

VIGNY Alfred (de), « *la mort du loup* », *Les destinées*, Classiques Larousse, Paris, 1972.

ZIMA Paul, *Manuel de sociocritique*, Paris, L'Harmattan, coll. *Logiques sociales*, 2000.

#### SITOGRAPHIE

ASAAH H. Augustine, « *Rapports pères-enfants dans «Une Vie de Boy» de Ferdinand Oyono* », University of Ghana, <http://gerflint.fr/Base/Afrique australe1/rapports.pdf>

CASTELLARIN Valentine, « *L'univers féminin du picaresque* », Thèse de Doctorat, 2012. [http://amsdottorato.unibo.it/5010/1/Castellarin\\_Valentine\\_Tesi.pdf](http://amsdottorato.unibo.it/5010/1/Castellarin_Valentine_Tesi.pdf),

RAVNJORGENSEN, Kathrine Sorensen « *Pour une nouvelle approche du roman picaresque* » [https://tidsskrift.dk/index.php/revue\\_romane/article/view/11835/22510](https://tidsskrift.dk/index.php/revue_romane/article/view/11835/22510)